III. — Collection Garnier.

— *Térence, Comédies*, par E. Chambry, 2 vol. de 487 et 516 pages.

M. Chambry a la pratique des éditions de classe, dont il a donné plusieurs dans les Collections Delagrave, Garnier, G. Budé. Le cadre de cette Collection ne lui permettait sans doute pas de développer son commentaire, mais on regrettera cependant qu'un éditeur puisse nous présenter Térence avec une trentaine de notes par pièce, dix-neuf pour l'Andrienne!

La traduction est fort soignée, le plus souvent rigoureuse, avec des correspondances ingénieuses et même des trouvailles d'expression. Puis-je signaler quelques vétilles? Dans *Eun.* 342 le lecteur ne comprendra pas que *recte* puisse être rendu par « rien ». C'est qu'il s'agit d'une réponse à la formule usuelle « rogo numquid uelit » qui ne signifie pas, comme le ferait croire le mot à mot et comme semble l'admettre la traduction : « je lui demande s'il a autre chose à me dire », mais qui est une simple demande de congé : « vous ne voulez plus rien? = je puis me retirer? » De sorte que la réponse « recte » est à sa place avec son sens de « parfaitement ». C'est la formule qu'emploie Horace (*Sat.* I, 9, 6) quand il veut échapper au fâcheux, et si l'on veut rendre à la locution sa valeur première on lui donne une forme légèrement différente, comme dans *Eun.* 191 : « Numquid uis aliud? — Egone quid uelim? »

Je ne suis pas d'accord avec M. Chambry sur le sens de *Eun.* 129 : « Ne hoc quidem tacebit Parmeno. — Oh, dubiumne id est? » « Cela non plus, Parménon ne le taira pas. — Oh! pour sûr! » Parménon a déclaré précédemment qu'il ne sait pas garder le secret sur les confidences mensongères : « sin falsum aut uanum aut finctumst, continuo palamst »; en conséquence, au moment où une confidence suspecte fait dire à Phédria : « Voilà encore une chose que Parménon ne taira pas », il est naturel que Parménon demande ironiquement : « Oh! est-ce là une chose douteuse? »

La traduction est très soucieuse des nuances de sens et de langue, et attentive à respecter le pittoresque de l'expression : *ligurrire* = faire la fine bouche, *male urere* = piquer au vif. Quelquefois, le scrupule va trop loin et l'intention dépasse son objet : pour vouloir rappeler le sens ancien de *calamitas* (*Eun.* 79), le traducteur appelle Thaïs « la grêle de notre héritage », et cette image ne va guère avec la suite : « ce que nous devions récolter, elle l'intercepte ». C'est faire plus « moral » que Térence que d'appeler les *meretrices* des « créatures » (*Eun.* 3), plus pittoresque que de traduire (*Eun.* 23) « malefacta ne noscant sur » par « qu'on leur mette le nez dans leurs bévues »...

Mais réjouissons-nous quand une traduction ne pèche que par excès de scrupule!

J. Marouzeau.

— C'est à M. H. Bornecque que nous devons la traduction des deux traités de rhétorique contemporains de la jeunesse de Cicéron :

— *Rhétorique à Herennius*, 288 p.

— *Cicéron, De l'invention*, 280 p.

Le premier de ces deux volumes est présenté avec un soin particulier. M. Bornecque a réuni dans une Introduction générale un certain nombre de renseignements utiles à l'intelligence non pas seulement de la Rhétorique, mais aussi des traités cicéroniens : genres oratoires, nature de la cause, parties de l'art oratoire, avec nombre de termes techniques traduits et expliqués.

La traduction de cet ouvrage souvent difficile rendra de réels services. M. Bornecque a eu à lutter avec des difficultés sans nombre; rien n'est plus loin de nos conceptions et par conséquent de notre vocabulaire que toute cette casuistique des rhéteurs, et il serait trop facile de taquiner le traducteur sur certaines approximations : dans le passage si curieux du livre IV, où l'auteur du traité donne des exemples des trois tons, le mot *figura* est traduit par « forme » à 8, 11, et par « style » à 10, 15; je ne crois pas que dans *leui et ornata constructione* (8, 11) il y ait exactement l'idée « d'harmonie et d'éclat »; à 10, 15, l'expression « structure des mots » pour *constructio uerborum* est pour le moins amphibologique. Dans le même paragraphe, il ne semble pas que la traduction résolve les difficultés du texte : « Igitur genera figurarum ex ipsis exemplis intelligi poterant. Erat enim et attenuata uerborum constructio quaedam et item alia in grauitate, alia posita in mediocritate. » « Ces exemples suffisent à faire connaître directement les différents genres de style. En effet, l'un présentait quelque chose de simple dans ce que j'appellerai la structure générale des mots, et, de même, ailleurs, dominait soit la noblesse, soit un caractère tempéré. » Mais je crois bien que l'état du texte latin est ici responsable de l'obscurité; or la critique du texte est exclue des ouvrages de cette collection.

J. Marouzeau.

— *Cicéron, De l'orateur*, texte et traduction nouvelle par F. Richard, 538 pages.

Introduction sommaire, qui ne suffit guère à éclairer un texte si riche d'idées, et qui n'est pas non plus inattaquable sur tous les points. Accordera-t-on par exemple, sans plus, que ce traité de rhétorique a pour objet et pour effet de « tordre le cou à la rhétorique »? Peut-on accepter aussi, sans plus, de faire de Platon le modèle de Cicéron en ce qui regarde la forme du dialogue? Il importerait de distinguer, comme l'a fait Cicéron lui-même, entre la forme platonicienne et la forme aristotélicienne. Les idées de cette Introduction sont trop générales pour être d'application sûre.

Les notes sont relativement abondantes (450 environ), mais trop brèves ou trop « tautologiques » (ainsi « 392 : le procédé dont il est ici question est l'allégorie; 397 : dans tout ce chapitre Cicéron étudie la figure de rhétorique appelée métonymie; 398 : la figure de rhétorique caractérisée par Crassus est la catachrèse ») pour qu'on y puisse trouver un complément satisfaisant aux insuffisances de l'Introduction.

Je voudrais bien ne pas critiquer la traduction du point de vue esthétique, en considération de ce qu'il s'agit d'un ouvrage technique; mais, puisque le traducteur lui-même souligne dans sa préface « la magnificence de la forme », on est bien obligé de regretter que le français ne réponde pas toujours aux exigences du modèle. Est-ce traduire : « uisum est totum scurrile iudicium » (60), que de dire : « le mot parut déplacé » ? La phrase : « magis adeo id facilitate quam alia ulla culpa mea contigit » (4) est-elle rendue par : « j'ai été faible » ? Y a-t-il vraiment un sens intelligible dans la phrase (48) : « tout naturellement, l'oreille humaine impose elle-même un rythme à la voix, ce qui est impossible si dans la voix il n'y a pas un rythme » (le sens de la phrase latine repose sur le rapport entre *modulantur* et *numerus*). Est-il juste de traduire *ineptos* (3) par « stupides », alors que l'instant d'après (4) le mot est longuement commenté, et pourvu d'un tout autre sens, par Cicéron lui-même? Le verbe *exorare*, traduit deux fois (3 et 4) par « prier » et « supplier », signifie en réalité « obtenir par des prières ».

Toute approximation devrait être impitoyablement bannie d'une traduction livrée au public, mais les à-peu-près sont particulièrement graves dans un ouvrage technique, dont le principal mérite est non pas peut-être, comme le dit M. Richard, la magnificence de la forme, mais la précision des termes, s'il est vrai que, comme on peut le penser sans sacrilège, la rhétorique des anciens n'est guère autre chose qu'une terminologie.

J. MAROUZEAU.

— *Sénèque, Lettres à Lucilius*, par François et Pierre RICHARD, 3 volumes de 382, 374 et 374 pages.

L'approximation est peut-être moins fâcheuse pour la traduction d'un moraliste. Et, pourtant, nos traducteurs ne pensent-ils pas qu'un lecteur pourra être gêné de voir, comme dans la lettre 101, à six lignes de distance, confondre le pal avec la croix (« uel acuta si sedeam cruce » = dussé-je être cloué en croix — « licet acutam sessuro crucem subdas » = tu peux m'empaler)? Sont-ils bien sûrs qu'ils ont assez serré le texte à la fin de la fameuse lettre 45, quand ils traduisent « dialecticis nimium subtilibus et hoc solum curantibus, non et hoc » par : « les dialecticiens, ces esprits trop subtils, uniquement préoccupés de dire : oui, c'est ceci,

donc ce n'est pas cela » ? Ai-je tort de comprendre ce passage : « qui s'occupent de ceci (la dialectique) exclusivement, et non de ceci en plus du reste », c'est-à-dire « qui en font le tout et non l'accessoire » ?

Pour ce qui regarde l'allure de la traduction, les auteurs semblent avoir été préoccupés de « sénéquiser », en choisissant les tours de phrase les plus vifs, les plus brefs, les plus pittoresques. Mais est-ce du pittoresque défendable que « bâiller d'admiration » (lettre 87) ? N'est-ce pas amenuiser à l'excès Sénèque et faire, plus que lui, de l' « arena sine calce » que, prenant une phrase simple comme : « uenit ad me pro amico blandus amicus » (lettre 45), de la couper en trois : « je vois venir à moi un ennemi : il est charmant, il a l'air d'un ami » ?

Il ne faut pas chercher ici, pour l'établissement du texte, des solutions aux questions pendantes, mais tout de même, quand je regarde les les passages les plus controversés, j'ai l'impression que c'est un bien vieux Sénèque qu'on nous donne sous ce vêtement nouveau.

J. Marouzeau.

— *César*, *La guerre des Gaules*, par M. Rat, 2 volumes de 325 et 245 pages.

Il y a dans l'Introduction de M. Rat un très bref résumé de ce qu'il faut savoir sur César, et aussi quelques idées personnelles. Celles-ci ne manqueront pas sans doute d'éveiller la surprise de plus d'un lecteur : dans la même phrase, ou à peu près, où sont rappelés le carnage des Usipètes, le sac d'Orléans, le massacre des quarante mille assiégés de Bourges, le supplice des défenseurs d'Uxellodunum, sont vantées aussi la douceur et la clémence de l'auteur de ces exploits ! Dans un autre ordre d'idées, l'auteur nous avertit que si les harangues de Vercingétorix sont si bien composées, c'est que le chef arverne avait appris à l'école des Druides les règles de l'éloquence. Et si c'était tout simplement parce que César est un habile historien qui suit les règles du genre ?

César n'est pas difficile à traduire, sauf les discours en style indirect, et M. Rat s'est acquitté de sa tâche avec une louable précision, réussissant assez heureusement à imiter ce style « dont le premier mérite est de faire oublier le style ».

Ce sont des mérites du même ordre négatif, si l'on peut dire, qu'il faut reconnaître à la traduction de

— *Quinte-Curce, Histoire d'Alexandre le Grand*, par V. Crépin, 2 volumes de 375 et 343 pages.

Le traducteur a assez bien attrapé la manière sobre de son auteur, sans atteindre peut-être à sa concision dans les passages de résumé (il a fallu III, 3, presque dix lignes de texte serré pour traduire six lignes à

peine de texte lâche); les morceaux d'apparat, les discours, les tableaux sont rendus avec soin et donnent bien le ton de cette espèce de vie romancée qui a tant séduit les imaginations.

Ce qu'on pouvait demander de plus utile au traducteur, pour un texte qui semble fait exprès à l'usage des classes élémentaires, était de donner le modèle d'un bon exercice de version. On ne peut nier qu'il y ait réussi.

J. MAROUZEAU.

Histoire littéraire.

N. TERZAGHI, *Per la storia della satira* : Torino, Edizioni de « l'Erma », s. d., 166 p. in-8°.

Ce livre est formé de trois études consacrées à Phèdre, Pétrone, Martial, encadrées entre un chapitre d'introduction, où sont retracés à grands traits les rapports de la satire romaine et de la diatribe ou prédication populaire stoïco-cynique, et un chapitre de conclusion. M. Terzaghi s'est proposé de montrer comment ces trois auteurs, qui ne sont pas à proprement parler des satiriques, ont traité un certain nombre de thèmes qui constituent le fonds commun de la diatribe grecque et de la satire romaine. L'étude de cette morale populaire d'origine grecque et de son influence sur diverses parties de la littérature romaine est à l'ordre du jour. Des ouvrages comme celui de M. André Oltramare sur « les origines de la diatribe romaine », paru en 1926, et celui, tout récent, de M. Throm, *Die Thesis*, ont attiré l'attention sur l'intérêt de ce genre de recherches. Le livre de M. Terzaghi y apporte une utile contribution. On ne saurait dire qu'il fournisse des résultats nouveaux importants; c'est plutôt une bonne mise au point fondée sur une information étendue et sur des analyses pénétrantes, voire subtiles. Dans sa recherche des sources, dans son effort pour remonter, par exemple, de Phèdre à Ménippe par l'intermédiaire d'Horace, de Varron et de Lucilius, M. Terzaghi déploie les trésors d'une ingéniosité qu'on ne peut pas, parfois, tout en l'admirant, ne pas trouver un peu vaine. C'est peut-être parce qu'il en a eu lui-même le sentiment qu'il essaie, chemin faisant, de donner à ses investigations une base méthodologique. Mais combien fragile! Il croit pouvoir formuler l'axiome suivant, qu'il souligne dans son texte, marquant ainsi l'importance qu'il y attache :

En général, on peut être sûr que quand deux ou plusieurs auteurs qui traitent le même sujet ont des points de contact dans des parties qui, présentant des ressemblances quant à l'idée, sont cependant traitées de façon différente, ils remontent à une source unique, utilisée par eux indépendamment l'un de l'autre, suivant les tendances et les finalités de l'art de chacun (p. 75).